

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 38 (1905)
Heft: 2

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

ESTLIN CARPENTER. — LES ÉVANGILES D'APRÈS LA CRITIQUE MODERNE ¹.

Il est toujours hautement louable qu'un professeur de théologie mette le résultat de ses études à la portée du grand public et l'achemine lui-même vers une compréhension plus éclairée des phénomènes chrétiens, plutôt que de laisser ce soin à ceux qui, dans leur haine des convictions religieuses, s'emparent des bribes de critique parvenues à leur connaissance et ne se font pas prier pour « éclairer » leur monde à leur manière. Il y a, dans les milieux antireligieux, un zèle d'apostolat bien propre à faire honte aux chrétiens.

Il faut donc être reconnaissant envers M. Carpenter, l'auteur des deux conférences que nous annonçons, comme à leur instigateur et traducteur, M. James Hocart. Cette petite brochure donne réellement, selon les termes de l'introduction, un résumé clair et complet de la grosse question à laquelle elle est consacrée. On appréciera d'un bout à l'autre le souci qu'a l'auteur de montrer les conditions historiques dans lesquelles sont nés les évangiles. La seconde conférence, qui traite du quatrième évangile, nous a paru particulièrement réussie et originale.

Ne pourrait-on pas cependant faire une critique au travail dans son ensemble ? Il n'est pas possible, dans un espace aussi bref, de

¹ Deux conférences par J. Estlin Carpenter, M. A., professeur d'histoire des religions à Manchester College (Oxford). Traduites de l'anglais par James Hocart, pasteur à Bruxelles. — Paris, 1904, Fischbacher, in-8, vii et 87 pages. Prix : 1 fr.

donner une idée suffisante de la complexité du problème; aussi l'auteur est-il amené à donner un caractère trop catégorique à ses affirmations, même aux yeux de ceux qui, comme nous, partagent presque partout ses opinions. Les laïques, visés en premier lieu, ne soupçonneront pas que bien des théologiens ne sont pas de l'avis de M. Carpenter, et n'auront pas entre les mains les éléments de la cause. Un court appendice de M. Hocart, en donnant un ou deux exemples d'interpolations, de variantes, de divergences entre les synoptiques et le quatrième évangile, ne fait qu'accuser la lacune tout en essayant de la combler sur un point. Il sera permis aussi de ne pas être pleinement satisfait par le « résidu historique », la partie positive, où l'auteur, après sa critique des synoptiques, expose ce qu'« a été le vrai Jésus.... Il exerce une étrange influence sur ceux qui souffrent. Les névrosés et les déséquilibrés sont calmés par sa présence; il fait oublier aux malades leurs douleurs.... » Voilà des termes un peu fades et qui semblent volontairement vagues.

Et néanmoins nous sommes sûr que cet opuscule sera lu avec profit par les laïques, qui y apprendront ce que sont que les évangiles en réalité, comme par ceux dont les études théologiques ne sont plus guère qu'un souvenir : ils retrouveront, enchaînés avec beaucoup d'art et de maîtrise, les problèmes qui se posent au sujet des évangiles; et les réserves, s'ils en ont à faire, leur viendront d'elles-mêmes au cours d'une lecture facile et captivante.

M. V.

MAURICE GOGUEL. — L'APÔTRE PAUL ET JÉSUS-CHRIST ¹.

Cet ouvrage est, à notre connaissance, le premier ouvrage théologique de cette nature en langue française. Nous avons, à côté des Vies de Jésus et études sur la vie ou l'enseignement de Paul, des monographies sur telle ou telle partie de la doctrine du Maître ou de son apôtre; nous avons maintenant le premier volume d'une théologie comparée du Nouveau Testament.

L'auteur veut suivre une méthode exclusivement historique. Mais « le christianisme a une valeur absolue, seulement l'étude théologique ne peut venir qu'après l'étude historique. » Qu'est-ce

¹ *L'Apôtre Paul et Jésus-Christ*, par Maurice Goguel, licencié ès lettres. Un vol. in-8 de 593 pages, Paris, 1903, Fischbacher.

que G. entend par « étude théologique » et par « étude historique ? » Il est impossible encore de le dire exactement. Nous commençons toutefois à nous demander si la théologie ou plutôt si la dogmatique de G. ne risquera pas de fausser son exégèse en lui imposant *à priori* certaines vues historiques. « Examiner le rapport du paulinisme avec l'enseignement de Jésus-Christ, ce sera... en un certain sens examiner le rapport de la théologie chrétienne tout entière avec la prédication de son fondateur. »

C'est là ce que G. aurait pu dire à la fin de l'ouvrage. Mais placée au début, une telle proposition ne donne-t-elle pas au livre entier un caractère trop tendentiel ? Ne vaudrait-il pas mieux examiner d'abord si la prédication de Jésus est complètement étrangère à la théologie ou simplement aux subtilités théologiques et si, d'autre part, le système théologique de Paul est toujours aussi clair que parfaitement ordonné ?

G. admet les synoptiques comme une source sûre pour nous faire connaître l'enseignement du Christ. En ce qui concerne l'enseignement de Paul, G. admet comme sources sûres : 1 Thessaloniens, les grandes épîtres, Philémon et Philippiens ; comme sources douteuses : Ephésiens et Colossiens.

La première partie de l'ouvrage traite des conditions générales dans lesquelles le paulinisme est apparu. Paul n'a pas connu le Christ. Il a persécuté les chrétiens par zèle pour Dieu (Philip. III, 6) ; G. aurait pu ici examiner l'opinion de Harnack qui fait de Paul avant sa conversion un *apôtre juif*. De son éducation pharisienne, Paul a gardé, du moins en partie, la croyance au rôle capital de la loi, à l'universalité du péché, à la résurrection, aux Esprits, aux anges et aux démons. Il en a retenu également la tendance à limiter la liberté de l'homme, et la dialectique verbale. Paul admet l'autorité de l'Ancien Testament et l'inspiration prophétique. Il est certain de parler lui-même par l'inspiration du Saint-Esprit. Voilà pourquoi il présente comme ayant une valeur absolue le produit de ses réflexions personnelles. Il partage la croyance à la proximité de la parousie, généralement répandue chez les premiers chrétiens. Mais il ne donne jamais de cette croyance un exposé systématique. Pour Paul, l'objet central de la foi est la mort du Christ, et non pas, comme pour les premiers chrétiens, la résurrection de Jésus (p. 29 s.) Cependant (p. 66) G. nous apprend que Paul a eu conscience de ne pas devoir aux hommes ce qui faisait l'essence de sa piété, la foi au Christ ressus-

cité. Paul ne cite des paroles de Jésus que pour donner des directions pratiques, pour régler des questions de détail (p. 98). Pour Paul l'autorité des conseils et de l'exemple de Jésus paraît dépendre autant de leur contenu que de leur auteur. Nous avouons ne pas comprendre ce que peut être le *contenu* d'un exemple indépendamment de l'*auteur* de cet exemple.

Abordons maintenant, avec la deuxième partie de l'ouvrage, les idées de Jésus et de Paul sur l'essence du christianisme, le péché, la théologie (idée de Dieu), la christologie, la sotériologie, la morale, l'Eglise, les sacrements et la gnose. Pourquoi, pourrait-on demander, G. ne consacre-t-il pas un chapitre spécial à l'eschatologie de Jésus et de Paul ? C'est, croyons-nous, parce que pour G. le royaume de Dieu, au sens eschatologique, est le centre de l'enseignement de Jésus. La double thèse du caractère eschatologique et de la place centrale du royaume de Dieu dans l'enseignement de Jésus divise encore trop les exégètes et constitue une trop petite partie du sujet traité par G. pour que nous la discutions longuement. Bornons-nous à poser à G. une question : p. 111 nous lisons : « Dans la théologie paulinienne le Christ prend la place que le royaume de Dieu occupait dans l'enseignement de Jésus. » Ne pourrait-on dire tout aussi bien sinon mieux : dans la théologie paulinienne le salut est considéré plutôt par rapport au Christ, son auteur, tandis que dans l'enseignement de Jésus, c'est Jésus, le prédicateur du salut, qui expose les rapports de sa personne avec l'objet de sa prédication ? « Jésus, dit G., p. 110, prêche le salut, » Paul enseigne le commencement du salut. Mais qu'est-ce que le salut ? Le salut, d'après l'enseignement de Jésus-Christ, comprend deux éléments distincts : le pardon des péchés et l'entrée dans le royaume de Dieu... Le pardon des péchés c'est la destruction de l'obstacle qui séparait l'homme de Dieu ; l'entrée dans le royaume de Dieu, c'est la réalisation effective du salut (p. 276). Que pense Jésus du péché ? « Pour Jésus le péché est l'état de l'homme qui ne remplit pas le rôle qu'il doit remplir ici-bas (G. aurait dû dire : dans le siècle présent), qui au lieu de s'attacher à Dieu et par là de vivre d'une vie d'amour, de dévouement, de charité (où Jésus a-t-il distingué l'amour et la charité ?) s'écarte de son Père, s'attache aux choses du monde et ne porte pas les fruits que Dieu est en droit d'attendre de lui. »

Nous pensons avoir donné une idée suffisante du soin avec lequel G. a tiré des textes tout ce qu'ils peuvent donner. Aussi

n'examinerons-nous pas en détail le reste de l'ouvrage. Nous présenterons cependant encore une observation. P. 296, G. ne voit pas que Paul ne parle jamais d'une réconciliation de Dieu avec l'homme, mais seulement d'une réconciliation de l'homme avec Dieu, réconciliation dont Dieu est l'auteur et Christ le moyen. Il conclut un peu trop précipitamment à notre avis, de Rom. 8,3 ; 2 Cor. 5,21 ; Gal. 3,2, que pour Paul l'efficacité de la mort du Christ tient à ce que le Christ se substitue au pécheur pour recevoir le châtiment divin. G. conclut en affirmant que Paul a été le créateur de la théologie chrétienne.

Cette création a été un bien. « En enfermant l'essence de l'Evangile dans des formules pour l'empêcher de se perdre, elle l'a conservé à travers des âges de superstition et d'ignorance... C'est parce qu'il a prêché le salut par la foi en Christ que l'apôtre Paul nous paraît avoir été le fidèle disciple de Jésus-Christ. »

Il est regrettable que G. ne mentionne même pas la distinction entre la foi *de* Jésus et la foi *à* Jésus, qu'il ne donne pas une définition de l'expérience religieuse (terme qui revient souvent sous sa plume), qu'il n'examine pas l'influence possible du paulinisme sur la manière dont l'auteur du troisième Evangile a rédigé son récit...

Malgré ces lacunes et ces imperfections, *L'Apôtre Paul et Jésus-Christ* est un livre précieux à consulter pour les pasteurs qui ne peuvent avoir recours aux ouvrages allemands, et qui fait beaucoup espérer de son auteur.

J. BÉNAZECH.

HIPPOLYTE DREYFUS ET MIRZA HABIB-ULAH CHIRAZI. — BEHA-ULLAH, LE LIVRE DE LA CERTITUDE (KITAB-EL-IKAN)¹.

Ce livre intéressera ceux qui goûtent la poésie de l'Orient, son langage imagé, son mysticisme et le cachet particulier de son inspiration religieuse.

Le béhaïsme est un mouvement réformateur qui prit naissance en Perse, au sein de l'islamisme. En 1852, poussé par les mullahs,

¹ *Beha-Ullah. Le livre de la Certitude* (Kitab-el-Ikan), un des livres sacrés du béhaïsme. Traduit du persan par Hippolyte Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirazi. — Paris, 1904, E. Leroux, in-16 de VII-212 pages.

le shah persécuta les Babis accusés de fomenter la révolte et les exila en Turquie sous la surveillance du sultan. Pendant son exil à Bagdad, l'un d'entre eux, vénéré sous le nom de Beha-Ullah, — « la gloire de Dieu, » — écrivit, sous l'inspiration de sa foi, le « livre de la Certitude. »

Beha-Ullah considère le passé et remarque, en tous temps et chez tous les peuples, l'attente d'une manifestation de la puissance divine. Mais aussitôt que parut un envoyé de Dieu, les hommes le repoussèrent; ce fut le cas pour tous les prophètes. Au lieu d'avoir la foi et de croire, les hommes, mis en éveil par les signes annoncés, discutèrent les preuves de la manifestation de Dieu. Ils les mirent bientôt en doute. Ce manque de sagesse, cet excès de fausse science provient de l'influence des castes sacerdotales, mues par ignorance ou par amour du pouvoir. Les hommes auraient pu voir l'esprit de Dieu, identique chez tous les prophètes, que ce soit Jésus ou Mohammed; mais ils ne comprirent pas leurs commandements et les transgressèrent, attendant la réalisation de signes, soi disant visibles.

Beha-Ullah interprète dans leur vrai sens les symboles et les prophéties données dans les Ecritures, depuis Noé jusqu'à Mohammed. Lui, le vrai Révéléteur, la Nouvelle Manifestation de Dieu, vient réveiller les hommes de leur torpeur, de leur scepticisme. Il a écrit dans ce but plusieurs livres, à la gloire de Celui qui l'a envoyé. Ses doctrines progressent; ce ne sont pas uniquement les humbles qui viennent à lui, comme ils venaient à Jésus, au commencement de son ministère, mais ce sont surtout de puissants personnages, — peu de prêtres, il est vrai, — qui sont gagnés à sa cause. Beha-Ullah en tire gloire, comme du nombre des livres qu'il a écrits.

Le béhaïsme ne se pose pas en adversaire du Coran, car ses préceptes moraux sont nettement inspirés par lui. Il ne s'oppose à aucune religion déterminée; l'œuvre de Beha-Ullah est avant tout la prédication d'un homme pieux, qui désire montrer aux hommes égarés le chemin de la vérité. Son inspiration est par contre nettement anticléricale : conséquence évidente des persécutions que ses partisans eurent à subir, lui le premier, car il paya de sa personne.

Le livre est écrit dans cette forme mystique qui prédomine en Orient; l'allégorie y occupe une large place, et il est difficile parfois de saisir la pensée de l'auteur, étouffée qu'elle est par la ri-

chesse des images et les fleurs de rhétorique entassées autour d'elle. Les préceptes moraux sont noyés par la vague puissante de l'idéalisme.

On peut louer les traducteurs de nous avoir donné, sous une forme agréable à lire, ce livre au souffle généreux et à l'inspiration pleine d'ardeur.

ET. COMBE.

STÆHLIN. — DE L'ORIGINE DE LA RELIGION ¹.

Cette brochure est un intéressant essai de réfutation des théories évolutionnistes concernant le sujet.

L'auteur sent l'importance et l'urgence de la question et ne peut se satisfaire d'un scepticisme positiviste qui aboutit en définitive à exclure du domaine de nos recherches ce qui contient précisément la clef de tout savoir. Mais, effectivement, ni les sciences naturelles ni l'histoire dans le sens restreint du terme ne peuvent rien nous apprendre. Le fétichisme, le naturisme, l'animisme, loin d'expliquer la naissance du sentiment religieux, ne font que prouver son existence préalable puisqu'ils revêtent d'un caractère religieux des objets qui n'ont en soi rien de divin. Max Müller, le premier, a éclairé la voie, bien que sa théorie soit insuffisante et souvent arbitraire. En suivant ses traces, on voit que le langage révèle chez tous les Aryens une même racine désignant le Dieu suprême et que, chez tous, ce Dieu était joint à l'idée du ciel. Quand on remonte au delà des différenciations polythéistes postérieures, c'est le ciel aussi qui apparaît comme la première divinité des autres peuples connus. Telles sont les données de la science. Mais il faut remonter plus haut. La proposition : « le ciel est Dieu » est une synthèse de deux éléments distincts. Pour que l'homme ait joint à l'idée de ciel celle de Dieu, il fallait qu'il eût déjà en lui cette notion de la divinité. Ce rapprochement est un premier anneau de la chaîne mythologique qui aboutira au polythéisme, mais il suppose avant lui un stade où la notion de Dieu existait pure de tout alliage. Il serait contraire à toute analogie qu'elle fût née un jour dans l'homme sans y avoir été auparavant. La religion est donc quelque chose d'absolument originel.

¹ *Ueber den Ursprung der Religion*. Von Lic. theol. Leonhard Stæhlin, Konsistorialrat in Ansbach. München, 1905, Oskar Beck. Une brochure in-8 de 35 pages.

On ne peut pas même dire sans autre qu'elle repose sur la révélation, car la révélation ne peut être perçue et acceptée que si l'homme est déjà religieusement déterminé. Mais pour que cette religion virtuelle devienne réalité actuelle, il faut une influence actuelle venant du dehors : Dieu la produit quand l'homme s'éveille à l'existence.

On voit que par cette conclusion sur la détermination religieuse, M. Stæhlin se rapproche plus qu'il ne croit des adversaires qu'il veut combattre. S'il les critique avec autant de sévérité, c'est, comme il est facile de s'en convaincre, qu'il ne les comprend pas. La psychologie lui est chose totalement étrangère ; quand il a, dans son étude, parlé de sciences naturelles et d'histoire, il pense avoir épuisé les éléments du sujet. Faut-il s'étonner dès lors qu'il condamne aussi prestement l'animisme et le fétichisme en disant que les objets matériels ne peuvent produire ainsi *ex nihilo* le sentiment religieux ? Faut-il s'étonner de le voir écrire : « C'est la même méthode d'explication des origines que celle qui fait provenir le langage, ce signe distinctif de l'esprit raisonnable qu'une mystérieuse puissance créatrice de l'esprit humain a formé, du hurlement animal et de son imitation.... Il serait superflu de démontrer une fois de plus l'absolue impossibilité d'une provenance semblable de la religion.... En tout premier lieu il faudrait répondre que la religion est un phénomène beaucoup trop grand et puissant dans l'histoire de l'humanité pour qu'on puisse expliquer sa naissance par des origines grossières et animales.... On ne peut faire de la stupidité animale le sein maternel de la plus pure connaissance morale » (p. 11). C'est pourtant bien M. Stæhlin qui dit lui-même, vingt pages plus loin, que l'homme est par nature religieusement déterminé. La stupidité du fétichiste n'est donc pas si grossièrement animale....

Ces quelques citations montreront assez le défaut de psychologie dont nous parlions et la confusion de deux ordres de grandeurs qu'on retrouve à diverses reprises. Nous ajouterons que la partie positive, où l'auteur veut établir la communauté chez tous les peuples de la divinité première du ciel, nous paraît très sujette à caution et certainement bien moins rigoureuse que la partie critique où l'on trouve de la finesse d'analyse et des arguments sérieux contre les théories modernes sur l'origine de la religion.

M. V.

WILFRED MONOD. — LIBRES-PENSEURS ET PENSEURS LIBRES¹.

Où M. Monod trouve-t-il donc le temps de faire tout ce qu'il fait, d'écrire tout ce qu'il écrit, de lire tout ce qu'il lit ? Cette petite brochure l'a astreint à dépouiller toute la littérature libre-penseuse parue en France ces dernières années. Et l'on sait ce que cette littérature gaspille l'encre ! Mais c'est précisément ce qui fait la grande valeur de cette œuvre d'indirecte mais saine apologétique, ce qui empêche de l'analyser, mais la rend d'autant plus indispensable à ceux que préoccupe le mouvement des esprits contemporains : il y a là un précieux arsenal de citations et de documents de grand intérêt. A leur lumière le conférencier montre, avec la rigueur et la clarté qui lui sont propres, comment l'esprit humain dégagé avec peine du dogmatisme, qui l'étouffait pour le grand mal de la morale autant que de l'intelligence, s'est vu menacer par un ennemi nouveau qui, sous le nom de Libre-Pensée (avec un trait d'union et deux majuscules) a voulu, sous prétexte de liberté, lui imposer de nouveaux dogmes, instituer des manifestations visiblement calquées sur les cérémonies religieuses, et cela dans un esprit d'étroitesse, d'autoritarisme rappelant trait pour trait le fanatisme des Jacobins. Mais, Dieu merci, les penseurs libres, eux, ont vigoureusement protesté contre ce dogmatisme retourné ; et, quittes à se faire honnir par les sectaires, des hommes comme Berthelot, Séailles, Louis Havet, Jaurès, Guieysse, Vandervelde n'ont pas craint d'affirmer et de répéter que la libre-pensée n'étant qu'une méthode d'investigation, ne peut être anti-religieuse qu'en reniant ses vrais principes.

Tout cela strictement appuyé sur des textes.

Et M. Monod achève en montrant le rôle que les libres-croyants peuvent, dès lors, et doivent avoir dans le domaine de l'émancipation intérieure.

Les voix qui nous parviennent en-deçà des frontières de France sont celles de ceux qui crient le plus fort, et le plus faux. Il sera bon de pouvoir opposer à ces fanatiques de la Raison les belles déclarations de ces hommes dont ils nous lancent toujours les

¹ Conférence prononcée à l'Université populaire de Rouen par W. Monod, membre du Conseil d'administration de la coopération des idées. 2^e éd., augmentée d'un avant-propos. — Paris, 1904, Fischbacher, brochure in-8 de xix et 88 pages. Prix : 1 fr.

noms à la face et qui se trouvent en définitive être bien plutôt de notre côté que du leur. A ceux qui se jettent dans la mêlée cette opération sera facilitée par un heureux index qui termine la brochure. Mais les autres aussi liront avec un intérêt particulier l'Appendice contenant une curieuse liturgie libre-penseuse, des extraits du *Guide des cérémonies civiles* et des *Catéchismes libres-penseurs*.

On ne peut s'empêcher, après lecture, de partager l'optimisme de M. Monod : les fanatiques font sourire et inspirent la pitié plus que la crainte ; avec les autres, si l'on dissipe encore certains malentendus, la paix sinon l'entente sera certainement possible. La pensée libre verra encore de beaux jours en France et ailleurs. Et n'est-ce pas quelque chose de bien significatif qu'une conférence pareille ait pu être prononcée dans une Université populaire ? Cela fait honneur à l'institution ; mais plus encore, peut-être, à l'homme qui sait en être et en rester l'âme, malgré son caractère ecclésiastique, et sans le dissimuler.

M. V.

REVUES

NEUE KIRCHLICHE ZEITSCHRIFT

Novembre 1904.

Rabus : L'esprit divin dans l'âme humaine. (Fin.) — *J. Werner* : La première controverse antinomienne. (Fin.) — *Edm. Hoppe* : Esprit et corps.

Décembre.

Edm. Hoppe : Esprit et corps. (Fin.) — *Nösger* : L'histoire des religions et le Nouveau Testament. — *Scholz* : Christ en relation avec les Douze, modèle de cure d'âme. — *Ed. König* : Le principal passage chronologique et christologique du livre de Daniel (chap. IX, v. 24-27).

REVUE INTERNATIONALE DE THÉOLOGIE

Octobre-décembre.

Nic. Petitpied : Mémoire inédit sur la nécessité de combattre la bulle Unigenitus et de convoquer un Concile général (1726). Tiré des archives du séminaire d'Amersfoort. — *E. Michaud* : Ecclé-